

DIDIER DESTREMAU

*La fabuleuse  
histoire du  
Liban*



éditions du

**ROCHER** / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

# LA FABULEUSE HISTOIRE DU LIBAN

## **Du même auteur**

*Sur la ligne de crête*, Dacres éditions,

*Le roman de la Syrie*, avec la collaboration de Christian Sambin, éditions du Rocher, 2012.

*Boror, une saga africaine*, Slatkine (Genève),

*Le fabuleux destin de Malte*, éditions du rocher, 2006.

*Malte tricolore*, Midseas books (Malte), 2005.

*Histoire d'un Palestinien*, Maisonneuve et Larose, 2003.

*Nègre blanc*, Hatier, 2002.

*Le Cow boy et le Pasteur*, Hermé, 1992.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ont été retenus en Canaan pour des affaires. Les hommes d'Ahutabu tuèrent mes marchands et prirent leur argent... Canaan est ton pays et ses rois sont tes serviteurs... Demandez-leur des comptes. »

On peut, certes, voir les Égyptiens comme des envahisseurs, ou à tout le moins des exploiters de Canaan; leur domination a cependant eu cette conséquence heureuse: on a retrouvé en Égypte – et nulle part ailleurs – des témoignages écrits de la langue sémitique que parlaient les ancêtres des Libanais.

Les premières mentions du Liban pourraient être des lignes gravées en langue proto-cananéenne, découvertes il y a cent ans sur les murs de souterrains de la pyramide du roi Unas à Saqqara en Égypte. Ces pyramides auraient été érigées il y a vingt-six siècles, mais la plupart des égyptologues admettent que ces écrits sont antérieurs, et que ces reliques de l'humanité datent en fait de vingt-cinq à trente siècles avant J.-C. Voici comment s'est passée la découverte : Richard Steiner, professeur de langue et de littérature sémitiques à l'université Yeshiva de New York, tentant de les lire comme s'il s'agissait de textes égyptiens ordinaires, a d'abord reconnu des mots sémitiques signifiant « serpent mère ». Puis, il lui sauta aux yeux que les hiéroglyphes entourant ces expressions évoquaient aussi le serpent mère. Comme pour Champollion et la pierre de Rosette, les caractères égyptiens et sémitiques s'éclairaient et se complétaient mutuellement...

Considérée comme un des ancêtres des langues plus connues comme l'hébreu et le phénicien, cette langue sémitique retranscrite sur ces inscriptions serait celle utilisée par les Cananéens au troisième millénaire avant J.-C. Des prêtres cananéens de Byblos auraient adressé des lettres aux rois d'Égypte qui importaient, comme on l'a dit, du bois, mais aussi de la résine de cèdre pour la momification des notables. On croit

aussi savoir qu'ils faisaient venir des messages magiques par lesquels ils protégeaient les momies des attaques des serpents. Dans leurs croyances en effet, obéissant à des ordres de l'au-delà, ceux-ci venaient troubler le repos éternel des morts, ce qu'il fallait à tout prix éviter. Ainsi, cette appréhension des serpents avait ouvert la voie pour la sorcellerie sémitique et libanaise vers la grande Égypte...

Ces découvertes démontrent surtout que cette langue protocananéenne existait, distincte de l'araméen, trois mille ans avant J.-C. Les biblistes y trouvent leur miel, auxquels elle fournit des informations précieuses sur certains mots jusqu'alors incompris de la Bible. Les historiens, quant à eux, se félicitent de l'existence de ce témoignage si ancien d'une langue cananéenne.

## Un splendide pays !

Que reste-t-il de cette Antiquité si lointaine ? Ses splendeurs ont-elles disparu ? Les paysages demeurent, bien sûr, quoiqu'assez sensiblement altérés par la main des générations qui se sont succédées; une civilisation qui, dans les parties les plus rurales du pays, a gardé beaucoup de ses caractéristiques, son mode de vie et le désir qu'il fait naître au cœur de si nombreuses personnes – désir du touriste de visiter un pays si ancien et si beau, désir d'y vivre aux côtés de ses habitants, de les soutenir dans leurs tragédies, de partager leurs espoirs, désir plus trouble des puissances étrangères, pour qui le Liban est une source de profits ou un enjeu de pouvoir.

C'est un des plaisirs de ce livre de voir des continuités entre le passé et le présent. Nous ferons donc plusieurs allers-retours : le premier, que voici, a pour thèmes – peut-on trouver plus agréable ? – la beauté et la douceur de vivre.

### **Les sites classés**

Cinq sites libanais sont classés sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco : Anjar, Baalbeck, Byblos, Tyr, ainsi que l'ensemble formé par la vallée sainte de la Qadisha et la forêt des cèdres. Tous ne sont pas également populaires parmi les touristes, sauf le célèbre site de Baalbeck qui attire, à lui seul, plus de 120 000 visiteurs par an.

Baalbeck, à l'époque romaine, était une ville importante de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

friandises. Il forme à lui seul largement un repas, bien qu'il soit considéré comme une « entrée ». Ces petites assiettes sont réparties sur la table, parfois les unes sur les autres, en équilibre instable, dans un camaïeu de couleurs des plus réjouissants. Chacun pioche dans le plat à l'aide d'une feuille de salade ou d'un morceau de pain azyme en guise de cuillère.

Les ragoûts à base de poulet ou d'agneau, accompagnés de pomme de terre, de riz et de pois chiches sont davantage les plats de cuisine familiale. Les sucreries sont nombreuses et peu diététiques, mais tellement délicieuses ! Les célèbres baklawas croquants et tendres, farcis de pistaches et baignant dans un sirop de miel, sont des merveilles. Le repas se termine souvent par le fameux « café blanc », eau chaude parfumée de quelques gouttes de fleur d'oranger qui, paraît-il, aide à éliminer un certain nombre de calories... Les repas festifs sont arrosés d'arak, l'alcool local transparent servi dans des petits verres, savamment dosé, pour qu'on y ajoute un glaçon et qu'on l'allonge d'un peu d'eau. Il prend alors une couleur opalescente et dégage son arôme d'anis très caractéristique. On le dit sans effet indésirable, mais il vaut mieux le boire avec une certaine modération...

## **La boisson**

Islam ou pas, le Liban produit du vin, et de plus dans un terroir essentiellement musulman chiite, la Bekaa. Parmi les plus connus, on peut noter le Ksara et le Kefraya, vins rouges d'une qualité sans cesse croissante, provenant de vignobles parfaitement adaptés aux conditions climatiques ambiantes. Il est intéressant de noter qu'une forte pression internationale a fait chuter la culture du pavot et du haschich (20 000 hectares en

1991) en faveur des vignobles.

L'arak est la boisson nationale libanaise. Elle est produite à base de raisins alors que l'arak irakien, par exemple, est dû à la fermentation des dattes. Cette boisson anisée s'apparente au raki turc, à l'ouzo grec ou à l'anisette pied-noir. Le principal centre de production de l'arak est Kfardebian, le village des sources, situé au Mont-Liban. L'endroit est pittoresque, couvert d'une végétation très variée: chênes, noyers, pins, vergers et bien sûr vignobles composés des deux cépages Obeidi et Merwayh. C'est ici que coulent deux ruisseaux aux noms romantiques de Nabeh el-Laban (« source de lait ») et Nabeh el-Assal (« source de miel »). Puis, par une route tortueuse, on arrive aux temples de Fakra où, depuis des millénaires, du temps des Phéniciens en passant par les Grecs, les Romains et les Byzantins, on a vénéré les dieux de l'amour et de la vigne. Cette distillerie d'arak a été fondée au début de XVIII<sup>e</sup> siècle par une famille de nobles libanais du Mont-Liban dont les membres étaient consuls de France et de Venise.

À l'anis en provenance exclusive de Hineh en Syrie, et l'heureuse conjugaison du sol, du climat et de la lumière vient s'ajouter la touche finale, de l'eau des sources Assal et Laban.

L'arak est produit à partir de vin nouveau qui, initialement ne pèse que de 7 à 10 degrés d'alcool. Il est distillé dans les quelques mois qui suivent sa fabrication et, en tout cas, avant le printemps pour qu'il n'ait pas « travaillé ». L'opération se fait dans des alambics traditionnels, spécialement conçus pour laisser passer dans l'eau-de-vie toutes les plus fines senteurs du vin. Après trois phases de distillation vient celle du vieillissement, dans les jarres d'argile de Beit-al-Chabab (« maison des jeunes ») qui, selon les Libanais, fournit deux apports fort précieux : l'argile particulière dont on fait ces jarres

et le temps dont l'action permet d'atteindre le plein épanouissement de la saveur.

Les Libanais ont constaté que ces jarres en terre cuite, déjà utilisées d'ailleurs du temps des Phéniciens pour conserver les boissons, n'ont jamais été surpassées par aucun autre récipient. Il existerait une affinité naturelle et mystérieuse entre ce matériau et l'arak. On peut comparer les jarres à des pipes, qui ont besoin d'un certain temps pour donner leur meilleur. Pour les jarres neuves, il convient d'attendre un certain temps pour « se faire », l'alcool y restant d'abord quelques mois, puis un an, puis plus longtemps ensuite, jusqu'à ce que la jarre soit en mesure de bonifier l'alcool qu'elle contient. Un échange se fait à travers les pores de l'argile et l'air ambiant qui conduit à la perfection du produit.

## **Sports et jeux**

Sortons maintenant de table, pour quelques activités physiques ! Possédant mer, montagnes et villes, le Liban permet toutes sortes de sports, avec cependant chaque fois, une tonalité bien particulière...

Rendons-nous, pour commencer, au Djebel el Cheikh, le mont du Chef, une montagne unique qui mériterait d'être mieux connue et beaucoup plus fréquentée. En été, on peut y croiser quelques randonneurs, mais l'hiver, saison durant laquelle cette montagne affiche toute sa splendeur et prend toute sa dimension, la solitude y est garantie. Il y a dix ans, de rares Français se sont trouvés les premiers skieurs civils depuis de très nombreuses années, peut-être tout simplement parce que le club alpin local (section du Levant) avait fermé ses portes. Le Djebel el Cheïkh est marqué par l'histoire comme peu d'autres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

télévision en diffuse parfois trois par jour.

Sur la chaîne LBC, un programme télévisé porte le titre « 14 sur 8 » évoquant la tension artérielle, en référence aux maux d'une patrie tiraillée entre deux blocs rivaux : celui du 14 mars représentant la majorité parlementaire antisyrilienne, appuyée par l'Occident, et celui du 8 mars, l'opposition menée par le Hezbollah et soutenue par Damas et Téhéran. La chaîne OTV du dirigeant chrétien d'opposition Michel Aoun offre « Maqlab Mratab », caméra cachée qui prend souvent les hommes politiques pour cible ; « Future News » de Saad Hariri parodie un journal télévisé. Le dernier né est « Douma Cratia », contraction de « démocratie » (*douma* signifie poupées en arabe) rappelle les Guignols. Fabriquées en France, ses 52 figurines représentent les principaux dirigeants politiques, mais leurs paroles respectent les trois interdits dictés par la loi libanaise : « Le président de la République, les hommes de religion et les magistrats sont intouchables. » Les satires sont cinglantes, mais sont généralement bien reçues, et comme les dirigeants détiennent des records de longévité politique, leur caractère et leurs travers sont bien connus.

## **Les arts visuels**

Est-ce une vérité avérée? Tout autant qu'il est une plaque tournante économique du Proche-Orient, le Liban serait devenu son foyer principal en matière de création artistique plastique. Au-delà de l'approche nationaliste qui, sur tous les continents, a tendance à louer les créateurs indigènes, les arts plastiques libanais contempo-rains vont à la rencontre d'un public d'amateurs toujours plus nombreux, éclairés et critiques. L'exemple avait été donné en Europe par la vogue de la mode

orientaliste au XIX<sup>e</sup> et jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Cette attirance pour les paysages et les individus de cet Orient mythique a poussé les peintres libanais à s'épanouir, tels Saliba Douaihy (1915-1994), Mustafa Farroukh (1901-1957), César Gemayel (1898-1958) et Omar Onsi (1901-1969). Les ateliers fleurissent et, voulant se dégager de l'emprise occidentale, les artistes locaux créent une vision nationale – même si on peut penser que leurs paysages restent parfois trop idéaux, peut-être un peu figés.

Marque de l'indépendance acquise en 1943, l'Académie libanaise des beaux-arts offre une alternative aux artistes, qui ne sont plus contraints de se rendre à Paris pour parfaire leur formation. En 1954, l'Université américaine ouvre à son tour un département des beaux-arts et un hall d'exposition pour les œuvres des débutants. Ces deux initiatives propulsent Beyrouth à la pointe des pratiques artistiques de la grande région et, depuis, les jeunes créateurs se sont succédés, génération après génération.

En revanche pour le septième art, la situation est moins brillante, et c'est au Caire que se situe, incontestablement, le firmament du cinéma arabe. Au Liban, les difficultés s'accumulent, les réalisateurs devant jouer aussi le rôle de producteurs. Pourtant actives et inventives, les télévisions locales ne sont ni incitatrices ni initiatrices de films. La production s'en ressent, et la vingtaine de sociétés qui existent se consacrent au marché lucratif de la publicité, en général destinée à l'ensemble des pays arabes. Beyrouth travaille donc avec Le Caire dans des coproductions pour lesquelles le Liban peut offrir lumière, paysages et surtout savoir-faire qui font défaut ailleurs, mais où il ne joue que les faire-valoir.

## **L'artisanat**

Là où le Liban peut briller de tous ses feux, c'est assurément dans le domaine de l'artisanat. Pour moi, c'est l'une des expressions les plus concrètes et les plus significatives de la culture. Les Mamelouks les ayant initiés au travail du cuivre, les dinandiers et créateurs libanais font merveille en produisant des multitudes d'ustensiles, tant utilitaires que décoratifs. Ouvriers et façonniers sont, comme autrefois, penchés sur leur labeur, maniant qui leurs aiguilles, qui leurs poinçons, qui leurs couteaux avec une extrême dextérité et un grand désir de perfection. Ils ont mis au point des techniques originales comme le verre soufflé transparent, selon un procédé inventé par les Phéniciens et retrouvé par miracle. Les potiers font encore tourner leurs tours grâce à un coup de pied agile, les orfèvres ont toujours manifesté un sens créatif incontestable. De même, issus aussi de vieilles formules réinventées, les tissus pourpres des Phéniciens, des étoffes aux fines broderies d'or et d'argent, les délicates céramiques et poteries, travaux de grande précision dont on est redevable à l'infinie patience des montagnards libanais, pour lesquels le temps n'est pas de l'argent. La coutellerie de Jezzine, née au siècle dernier – et dont les créations uniques en leur genre sont d'une grande originalité –, le travail du cuir réintroduit assez récemment, le tissage des tapis, les savons parfumés de Tripoli, etc. Avec un si long passé et une inventivité sans cesse renouvelée, l'artisanat du Liban est une activité répandue géographiquement sur l'ensemble du territoire, entreprenante et fort prisée des citoyens comme des étrangers.

## **L'architecture**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contrefactrice, était réputée, recherchée, et qu'elle a largement contribué à la puissance et à l'influence de cette civilisation.

Il demeure aussi des vestiges de l'architecture religieuse qui sont globalement de deux types : les sanctuaires où sont honorés les nombreux dieux et les *tophets* où l'on sacrifie les enfants. Il est étonnant qu'on en ait retrouvé à Carthage, en Sicile et en Sardaigne, mais pas encore sur le littoral libanais lui-même. Cela indique-t-il une évolution plus humaniste et plus « civilisée » des pères de cette civilisation par rapport à leurs héritiers occidentaux ?

Grands espaces entourés d'une enceinte sur laquelle les fidèles érigent des stèles, des autels et des ex-voto, les sanctuaires sont vastes et souvent sous l'influence de l'Égypte, bordés de monuments annexes : jardins potagers, greniers, bassins, magasins... Parfois, cette influence est patente, et un disque solaire couronnant des serpents orne le temple. À Eshmoun, près de Sidon, ce serait plutôt la Perse, avec ces mufles de taureaux comme à Persépolis.

On ne retrouve rien de l'habitat « vulgaire » car, probablement construit en argile, cuite ou non, il a disparu. Mais les bas-reliefs assyriens, gravés sur pierre, pourraient en donner une idée. Les auteurs anciens sont unanimes pour vanter les mérites des architectes phéniciens proposant des maisons à terrasses et à coupoles bien protégées par des fortifications. Ce qu'on exhume en plus grand nombre, ce sont bien sûr les instruments à usage domestique. La fabrication de vases et d'ustensiles de cuivre a vraisemblablement incité les créateurs à plus d'originalité : patères (vases à libations) en divers métaux, somptueusement décorées de scènes de chasse ou de rites religieux, mais aussi de démons ou de génies bienfaisants.

Le doigté égyptien se retrouve encore dans la sculpture :

stèles, bas-reliefs, statues, décoration des *naos*, ces lieux qui, comme des niches dans les églises, abritent les statues des divinités. À Byblos, la silhouette du roi est gravée le montrant adorant une divinité féminine coiffée comme la déesse Hâthor. Adaptant la mode égyptienne aux goûts et vraisemblablement aux demandes des mécènes locaux, les sphinx abondent, sur les bas-reliefs surtout. Sont-ce les Phéniciens qui inventèrent un sarcophage du type de celui du roi de Byblos, Ahiram, au XIII<sup>e</sup> siècle, qui est le premier exemplaire connu ?

## **La civilisation phénicienne : les inventions**

Il faut se souvenir qu'outre le commerce pur, la base de l'économie phénicienne a été le travail du bois et du textile. Comme on l'a déjà évoqué, la teinture des tissus, le pourpre foncé pour être plus précis, était une véritable spécialité. Fabriquée à partir des glandes putréfiées du murex, une sorte d'escargot marin, cette décoction coûtait très cher – il fallait plus de 10 000 coquillages pour réaliser moins de deux grammes de teinture –, et dégageait une telle odeur que, rapporte-ton, certains voyageurs refusaient d'aborder au port de Tyr après avoir été « intoxiqués » par les effluves désagréables qui se répandaient au large sous l'effet des vents...

À l'instar de Singapour aujourd'hui, qui ne génère que des échanges, les cités phéniciennes ne subsistent que de troc, important la quasi-totalité des matières premières qu'elles travaillent puis réexportant avec profit des produits à forte valeur ajoutée : meubles en bois, métaux et ivoire ciselés, vêtements, objets domestiques, etc. En retour, les marins reviennent avec des idées, des inspirations, des modèles, des techniques qu'ils livrent à leurs compatriotes artisans... C'est au

cours de ces voyages en Méditerranée qu'ils découvrirent en Espagne d'importants gisements de fer, de même que des procédés pour travailler ce métal. D'autres matières premières étaient vitales pour leur développement : l'or, le bois exotique, l'étain de Bretagne utilisé pour la fabrication du bronze.

Dès l'origine donc, la culture phénicienne procède de la géographie et des voisinages sémitique et égyptien. Puis elle subit une nette influence des Grecs. Ces apports successifs se distinguent les uns des autres, mais s'interpénètrent aussi et s'influencent jusqu'à l'éclosion d'une véritable originalité. Dérivons un peu, tout en restant dans le domaine culturel. Une des plus éminentes et durables contributions des Phéniciens à la civilisation humaine reste le proto-alphabet, dans lequel chaque signe représente une consonance. Cet alphabet modifié, invention et avancée considérables pour la diffusion des écrits, infiniment plus concis que toutes les calligraphies utilisées jusque-là, fut diffusé aux quatre coins du monde de l'époque. Ce sont les Grecs qui améliorèrent ce système en incluant des sons vocaliques et qui créèrent ainsi le premier alphabet moderne, proche dans sa substance de celui que nous utilisons aujourd'hui.

Révolution capitale, on peut également affirmer que les chiffres dits « arabes » furent inventés et largement utilisés par les Phéniciens pour faciliter leurs transactions commerciales. Récupérés par les Arabes qui nous les ont transmis, ils sont fondés sur le nombre d'angles du dessin, chaque angle représentant une unité. Ainsi, le dessin du un n'a qu'un seul angle alors que celui du deux en a deux, et ainsi de suite jusqu'au neuf. Invention géniale, le zéro, tout en rondeur lui, ne possède pas d'angles<sup>1</sup>...

Quel immense héritage devons-nous donc aux Phéniciens !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce seraient eux qui auraient subjugué les royaumes phéniciens et provoqué de si profonds bouleversements. Tyr, Byblos et la plupart des autres ports furent ainsi totalement incendiés. Mais les Phéniciens, héritiers d'une culture puissante, reçurent ce choc sans se perdre. Leur génie a consisté à absorber les apports des peuples de la mer et à s'en imprégner jusqu'à les bonifier et se renforcer. Une véritable osmose se serait opérée, qui a fécondé le peuple envahi, ethniquement, culturellement et industriellement. Il semble qu'ils aient digéré les technologies de navigation et de construction navale de leurs vainqueurs, ce qui leur permit d'entreprendre de plus longs et plus lointains voyages commerciaux autour de la Méditerranée. Essentiellement négociants de métaux précieux et de pourpre au départ, les Phéniciens auraient, grâce à cette symbiose, amélioré des aptitudes guerrières moins naturelles chez eux. Pendant trois siècles, jusqu'au IX<sup>e</sup> av. J.-C., époque du grand retour des Grecs, ils dominèrent la région, vivant vraisemblablement en assez bonne intelligence avec leurs cousins et voisins, les Philistins, installés en cette Palestine plus méridionale.

## **Les Philistins**

Les Philistins ! Quand on pense que ce terme fut employé pour désigner des maladroits vandales, d'impénitents balourds... Les traces les mieux répertoriées de l'origine des Philistins sont archéologiques, et pointent vers la mer Égée ou vers des régions voisines. Les sources égyptiennes d'époque sont peut-être plus vagues, qui parlent d'une invasion massive venue du nord par la mer. Les fouilles réalisées dans quatre des cinq grandes cités philistines<sup>1</sup> démontrent que la civilisation mycénienne a fortement influencé la culture de ces nouveaux

arrivants.

Une première question se pose concernant les Philistins. Peut-on les considérer comme faisant partie des peuples de la mer ? La réponse est clairement affirmative. Le texte de la Genèse (21, 32) situe en effet ce peuple et ses rois déjà à leur emplacement définitif, en cette Palestine élargie au sud du Liban, et à laquelle ils ont d'ailleurs donné leur nom. Les premiers indices connus de la présence des Philistins au Proche-Orient correspondent à la fin de l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer, quand ils se sont rendus maîtres d'une bonne partie de la terre de Canaan. Ils précèdent donc de beaucoup les Israélites, comme le démontre, dans le récit biblique de la conquête (Juges 14,4), la première confrontation entre Hébreux et Philistins où apparaît Samson. Le duel entre Goliath et David illustre ce conflit qui, pour véridique qu'il dut être, recèle cependant un aspect fort symbolique. Du fait de sa haute taille, il fait penser au héros phénicien Melquart ou au Grec Héraklès, que les Romains ont appelé Hercule. En terrassant d'un coup de fronde le célèbre géant Goliath (Livre de Samuel 17,32-33), ne serait-ce pas aussi un mythe phénicien, païen et polythéiste que David, le porteur de la parole d'un Dieu unique, aurait voulu renverser ?

La civilisation des peuples de la mer est essentiellement connue à travers leur céramique peinte, qui présente des affinités certaines avec la porcelaine mycénienne. C'est cet indice qui a été utilisé comme preuve pour étayer la théorie d'une origine égéenne des Philistins, provenance qui demeure controversée, même si dans les textes anciens de la Bible (Amos 9, 7), les Philistins sont dits venir de Kaptor (Keftiu) que l'on peut localiser soit en Crète, soit dans l'Asie mineure, en Cilicie.

Les traces linguistiques, très ténues, semblent également

confirmer un lien avec le monde égéen, et même si la langue parlée par les Philistins reste inconnue – quelques traces rendent plausibles cette origine indo-européenne. On doit leur étude à Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, dans *La Bible dévoilée* (2004). Si Philistin est bien le nom que ce peuple se donnait à lui-même, on note que le radical PLT se retrouve dans le nom de la ville de Palaisté en Épire, dans Palaistinos, donné comme ancien nom du fleuve Strymôn, ou dans le terme *pelastai* désignant les cultivateurs de l'Attique. Des auteurs ont aussi défendu l'hypothèse d'une proximité entre les Philistins et ceux que les Grecs appelaient les Pélasges, une population installée en Attique, mais qui seraient d'après certains textes originaires de Crète. Les sources anciennes comme *L'Iliade* et un auteur comme Hérodote les mentionnent comme une peuplade dispersée en divers points du pourtour de la Méditerranée.

Il est fort probable que les Philistins ont su exploiter les découvertes techniques de leur époque charnière entre la fin de l'âge du Bronze et le début de l'âge du Fer, et c'est l'utilisation de ces métaux, pour la confection de leurs armes notamment, qui assurera leur domination militaire. Redoutables guerriers qui se lançaient à l'assaut des rangs ennemis en vagues successives, comme une gigantesque marée humaine, ils étaient réputés pour leur cruauté, massacrant systématiquement leurs adversaires et brûlant leurs biens. Ils livrèrent à l'Égypte deux batailles décisives, au temps du pharaon Ramsès III. La bataille terrestre comme la bataille maritime sont représentées en bas-relief sur les murs du temple égyptien de Medinet-Habou. Dans les deux cas, selon les textes égyptiens, c'est le pharaon qui remporta une difficile victoire, et les peuples de la mer durent se retirer. Empêchés de s'implanter en Égypte, ils se retournèrent contre Canaan, et se rendirent maîtres d'une bonne partie des plaines côtières allant du nord de l'actuelle Tel Aviv jusqu'à la présente

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recréer des entrecroisements pour surmonter les obstacles s'avère un atout non négligeable pour la réussite professionnelle et l'intégration. Cet état d'esprit « national » se heurte parfois à une certaine incompréhension : en Afrique de l'Ouest, les Libanais se voient souvent reprocher pêle-mêle de ne pas se lier avec les nationaux, de refuser les mariages mixtes et d'entretenir une intimité parfois suspecte avec des fonctionnaires locaux de haut rang. En d'autres termes, de jouer avec les ressorts efficaces mais dangereux de la corruption...

Aux Amériques, ce dynamisme se traduit principalement par un soutien politique constant à ce petit État proche-oriental qu'est leur mère patrie. En avril 2000, une délégation composée de trois parlementaires libano-brésiliens est ainsi intervenue auprès de l'ONU pour défendre la présence des Casques bleus au Liban Sud, quelques semaines avant le retrait israélien. Au Brésil, près de 10 % des parlementaires sont des Turcos, pour une diaspora libano-syrienne estimée sur place à 7 millions de personnes. Aux États-Unis, Spencer Abraham, ancien sénateur du Michigan et ancien secrétaire d'État à l'Énergie, s'est fait connaître par ses positions sur le Moyen-Orient et particulièrement sur le Liban. Il a pu compter sur les groupes de pression arabo-américains : sur les 3 à 3,5 millions de personnes composant cette communauté (des chrétiens à près de 80 %), plus de 55 % sont d'origine libanaise. Si, dans ce pays, ils ne peuvent évidemment pas rivaliser avec les groupes pro-israéliens, les amis du Liban et du monde arabe disposent cependant d'une oreille attentive de près de 10 % du Congrès.

L'intérêt porté au pays du Cèdre est d'autant plus fort dans les nations anglo-saxonnes que les Libanais y connaissent des conditions favorables pour recréer une VI<sup>e</sup> communautaire. La ville de Dearborn, dans le Michigan, par exemple, fait figure de

village libanais, avec ses trois églises et ses deux mosquées. Ces communautés se caractérisent également par une forte endogamie. Selon Bruno Dewailly, chercheur en géographie urbaine, on observe ainsi, chaque été, l'arrivée au Liban de nombreux jeunes célibataires nés aux États-Unis, au Canada ou en Australie, et disposant parfois d'un solide bagage universitaire, venant chercher l'âme sœur au pays. Mais pour la présidente d'une association libanaise de Chicago, les mentalités évoluent, et cette tradition qui consiste à se marier nécessairement au sein d'un étroit essaim familial ou clanique (et surtout religieux) ne représente actuellement pas plus de la moitié des mariages.

Sur les 2 millions de migrants récents, environ 150 000 possèdent un patrimoine très important. Nombre d'entre eux se considèrent davantage comme des expatriés que comme des immigrants: revenant régulièrement au pays, visitant la famille avec laquelle ils ont conservé de puissants liens, ils font transiter une partie de leurs revenus par Beyrouth en raison de la générosité de la fiscalité locale. L'implication des émigrés dans l'économie est variable selon les époques, et ne peut uniquement s'expliquer par des considérations politiques ou la crainte du retour de l'instabilité. Dans le contexte de mondialisation, les opportunités existent partout, et les sources vives, au Liban comme ailleurs, raisonnent à l'échelle planétaire et sont attirées hors du pays. Malgré cela, aujourd'hui, la diaspora libanaise semble faire office de cordon ombilical maintenant le pays du cèdre à flot : entre 20 et 25 % des revenus de l'État seraient financés par les fonds en provenance des émigrés.

Certains, souvent installés en Afrique dont ils sont devenus citoyens, se font construire de véritables palais dans le sud du Liban, afin d'y passer les vacances d'été, mais surtout d'y afficher leur réussite... Le bâtiment est d'ailleurs le seul secteur

qui a vraiment redémarré dans la zone autrefois occupée par Israël. Au niveau national, le secteur immobilier s'en trouve même déstabilisé : les promoteurs ne ciblent plus que les résidences et appartements haut de gamme, alors que les besoins de logements bon marché restent considérables.

Entre le gouvernement et les émigrés, le plus vieux contentieux, véritable bombe à retardement, demeure la réintégration de ces citoyens d'outre-mer dans la nationalité libanaise et l'octroi du droit de vote. En dépit des promesses réitérées des responsables politiques de tout poil, ces tergiversations prolongées masquent mal la crainte d'un nouveau bouleversement communautaire : aujourd'hui minoritaires, les chrétiens pourraient redevenir électoralement majoritaires en cas de demandes massives de renaturalisation en provenance de la diaspora. Un retour même partiel, une modification de la loi, pourraient bouleverser la balance démographique et donc politique du pays, malgré la forte représentation chiite. Ignorée sur le plan politique, mais sollicitée sur le plan économique, la diaspora – surtout chrétienne – montre les dents. Là encore, les effectifs avancés de part et d'autre sont sujets à caution. Le chiffre de 10 millions de personnes d'origine libanaise dans le monde ne prend en compte que l'émigration depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Or, une quantité non négligeable des descendants de ces Libanais a été assimilée par leur pays d'accueil et ne considère plus tout à fait le Liban comme leur nation. La diaspora « moderne » (post-1975), dont les membres sont susceptibles de jouer un rôle effectif sur la scène politique locale, pourrait se situer, en fait, entre 1 et 2 millions de personnes.

L'émigration a fortement augmenté ces dernières années, concernant l'ensemble de la société. Les classes moyennes supérieures – pour la plupart des personnes éduquées sans être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une croix en tissu, d'où le nom de « croisés » qui leur sera attribué. Difficilement parvenus jusqu'à Constantinople, un millier de rescapés passent en Anatolie, où ils sont intégralement anéantis par les Turcs.

L'Église retient la leçon de l'échec cuisant de cette croisade des pauvres et n'incite par la suite que les hommes aptes au combat à prendre part aux expéditions qu'elle organise. La première croisade des chevaliers est victorieuse. Débutant également en 1096, elle se répartit en quatre armées féodales, soit 4 500 chevaliers bien armés et 30 000 fantassins. La première colonne, sous la direction de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin, le futur roi de Jérusalem, est composée de Français du Nord et de Lorrains. Les croisés arrivent au pied des murs de Jérusalem et la prennent le 15 juillet 1099, après cinq semaines de siège. Entraînés par la fureur et leur haine des « hérétiques », ils massacrent des milliers de musulmans dans la mosquée Al Aqsa, à proximité du Saint-Sépulcre. Cet épisode peu glorieux et peu chrétien ne sera pas oublié et engendrera des représailles répétées dans les siècles qui suivront. Pour l'heure, humble et avisé, Godefroi de Bouillon, le plus preux des chevaliers, refuse le titre de roi de Jérusalem : celui d'avoué du Saint-Sépulcre lui convient davantage car, martèle-t-il, il ne veut pas ceindre un diadème d'or là où le Christ a porté une couronne d'épines. Son frère lui succédera à sa mort durant l'été 1099 : Baudouin I<sup>er</sup> devient ainsi roi de Jérusalem. C'est là que nous retrouvons le Liban...

Car cette première croisade va donner naissance à quatre principautés chrétiennes en Terre sainte, créées sur le modèle féodal de l'Europe occidentale. Les quatre États latins d'Orient (ou États latins du Levant) sont, du nord au sud : le comté d'Édesse, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli et le

royaume de Jérusalem, confié à Godefroy de Bouillon. Ce dernier s'étend des montagnes du Liban au désert du Sinaï et inclut donc Beyrouth, Tyr et Sidon. Seuls les deux derniers États concernent le Liban, qui garde du passage des croisés de nombreuses places fortes tout le long de la côte<sup>2</sup>.

Après les invasions islamiques, les habitants du Liban durent donc changer à nouveau de suzerains, lorsque ces croisés venant d'Europe boutèrent hors de Terre sainte les « hérétiques mahométans » qui s'y étaient installés. Les relations entre les autochtones et leurs nouveaux chefs semblent avoir connu deux périodes successives. Au début de la conquête, les seigneurs catholiques européens et leurs troupes avaient des difficultés à admettre que dans ce Levant si difficile à atteindre et à conquérir survivaient des chrétiens qu'il fallait *a priori* considérer comme des alliés, voire comme des frères en religion. Il y eut donc quelques accrochages et une tension incontestable, surtout autour de Tripoli, d'autant que certains maronites prenaient fait et cause pour leurs voisins et amis musulmans malmenés par les « envahisseurs ».

Puis, une fois admis leur existence et leurs dissemblances, surtout physiques et linguistiques, les rapports avec la population locale se normalisèrent. La bonne entente qui régnait entre les communautés indigènes de différentes croyances amena les croisés à utiliser les connaissances et la disponibilité de ces coreligionnaires plutôt qu'à les combattre. La plupart du temps, les chrétiens locaux se faisaient les avocats de leurs compatriotes musulmans, évitant ainsi des dérives sectaires et des amalgames trop prompts... Rapidement pourtant, les maronites apportèrent leur aide aux croisés, tout comme de nombreux natifs de la région, chrétiens ou non, recrutés comme auxiliaires par ces hommes d'armes occidentaux. Avec ardeur et

candeur souvent, ils ont contribué, aux côtés des soldats croisés, à défendre leur pays contre les vellétés des Arabes de l'extérieur, désireux de laver la honte de leur défaite et de se venger de leur expulsion et du massacre à Jérusalem.

*In fine*, ceux-ci réussirent en 1291, comme on l'a déjà évoqué, à rejeter à la mer les Occidentaux, envahisseurs allogènes et encombrants, mais on ne sait que partiellement ce qu'il est advenu des supplétifs indigènes qui avaient pris leur parti et lié leur sort au leur. À la reconquête par l'islam des États latins d'Orient, les représailles et persécutions, notamment de la part des Mamelouks égyptiens – les nouveaux maîtres du pays jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle – furent probablement massives et cruelles. On peut rapprocher leur destin funeste de celui des harkis, près de sept cents ans plus tard, à l'issue de la guerre d'Algérie...

Pour éphémère que fut leur intrusion, les Croisés ont abandonné sur cette terre orientale autant de chromosomes que de châteaux, et cette immigration temporaire a eu des conséquences génétiques détectables notamment sur les chrétiens du Liban.

- 
1. Pour preuves, Pétra en Jordanie et Médain Saleh en Arabie saoudite.
  2. Par exemple, la citadelle de Beaufort, qui se trouve au sommet d'une colline surplombant le sud de la plaine de la Bekaa. Cette place forte séculaire qui porte si bien son nom français est connue par les Arabes sous le nom de Chqif Arnun, « le rocher élevé ». Bien qu'il semble qu'elle ait été construite par les croisés au XII<sup>e</sup> siècle, certains historiens pensent que la première construction pourrait dater de l'Empire romain ou de l'époque byzantine, qui aurait été restaurée et agrandie par les Arabes. Après sa restructuration et les travaux de fortification réalisés par les croisés, la forteresse de Beaufort est devenue l'un des points stratégiques les plus importants de la région. Au cours des siècles, Beaufort a été conquis et perdu à de nombreuses reprises par les différentes armées impliquées. Pendant la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tentent désormais de contrôler plus directement l'administration de cette province turbulente. Ils ne peuvent cependant empêcher qu'en 1841, pour la première fois de son histoire, la montagne libanaise se divise en deux territoires, sur une base confessionnelle : les maronites au nord, les druzes au sud. Choisisant la politique du pire, Constantinople encourage les querelles entre les deux communautés, appliquant la doctrine bien connue : « diviser pour régner ».

Les affrontements durs et sanglants prennent cependant fin en 1864, avec la signature d'un accord permis par l'affaiblissement progressif de l'Empire ottoman et les ambitions de l'Égypte de Mehmet Ali. Sous la pression de l'Europe – car les puissances européennes (France, Grande-Bretagne, Autriche-Hongrie et Russie) sont désormais réellement concernées par la fameuse « question d'Orient », qui risque d'entraîner un grave conflit entre elles – et notamment de Paris, les Ottomans mettent en place une administration libanaise unique, dirigée par un gouverneur ottoman mais chrétien, qui accorde un certain rôle aux consuls européens. Cette hétéroclite *troïka* est conseillée par une assemblée délibérante siégeant auprès du gouverneur et constituée par des représentants des communautés religieuses. La France obtient assez aisément la création d'une province du mont Liban, dotée d'une certaine autonomie. Selon ce protocole, un « Petit Liban » est constitué, tandis que les périphéries nord et sud de la chaîne du Liban et de la Bekaa sont rattachées à la province ottomane de Syrie. Le statut du Petit Liban jette les bases de la partition confessionnelle de la VI<sup>e</sup> politique qui perdure de nos jours. Le nouveau système est donc fondé sur la représentation fixe et intangible des diverses communautés qui, privilégiant la religion de l'individu au regard de sa compétence, assure la paix

entre elles. Couplée à l'abolition du système féodal, cette sage décision apporte une certaine stabilité et une prospérité économique enviable qui se perpétue jusqu'à la Première Guerre mondiale. En 1918, la disparition de l'Empire ottoman en fait un État à part entière, placé sous mandat français par la SDN en 1920, sous le nom de « Grand Liban ».

## **Politique et société**

À nouveau, interrogeons-nous sur la manière dont vivaient les Libanais sous la domination des *Osmanlis* (Ottomans). Durant la quasi-totalité de cette période, et à l'instar des autres régions arabes sous le contrôle de la Sublime Porte, les Libanais ne connurent pas une ère de grande prospérité. Leurs activités sont demeurées traditionnelles, c'est-à-dire proches de ce qu'ils avaient connu auparavant, sans la progression du niveau de VI<sup>e</sup> qu'on espère naturellement année après année. Contrairement aux affirmations faciles selon lesquelles cette stagnation est due au sévère joug turc, il est avéré que ces populations ne furent ni tyrannisées ni opprimées. Politiquement et économiquement, ces provinces arabes vivaient exactement le même sort que les *wilayets* anatoliens, les provinces du Kurdistan ou celles de Turquie d'Europe, partageant des droits et devoirs similaires, mais souffrant cependant collectivement d'une mauvaise administration dans laquelle régnaient le favoritisme et la corruption.

Ces minorités réparties sur tout le territoire turc sont égales devant Dieu et son agent sur terre, le calife. Mais, comme dans les autres États musulmans, et en dépit de leur importance numérique, elles enduraient le même statut inférieur, celui de *dhimmi* (*Zimmi* en turc). Tout en bénéficiant de la liberté de

culte, les chrétiens et les juifs n'étaient pas des citoyens à part entière. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ils ne pouvaient monter à cheval ni marcher à droite dans les rues. Cependant, sous les énergiques remontrances européennes et russes, ils acquirent peu à peu les mêmes droits que leurs compatriotes.

Pour remplacer le système féodal par une administration décentralisée et plus moderne, l'Empire ottoman avait conçu la notion de « millet », qui identifie la nation à une mosaïque de communautés partageant le même sort et soumises à une même autorité<sup>4</sup>. Dans chaque communauté religieuse minoritaire reconnue, des tribunaux spécifiques jugent les affaires de statut personnel (mariage, divorce, héritage, adoption). Des sièges lui sont réservés au Parlement. Apparemment libéral, ce système revenait en fait à confier aux hiérarchies religieuses, dont Constantinople supervisait la nomination des dignitaires, la tâche d'instaurer et de perpétuer un sévère contrôle de leurs coreligionnaires. Soucieux d'utiliser au mieux ce moyen de tenir des populations nombreuses qu'il ne pouvait ni ne voulait exterminer ou convertir de force, l'Empire ottoman n'a jamais non plus réellement appliqué les discriminations et les proscriptions qui frappent ces *dhimmis* dans la loi islamique et qui choquent encore aujourd'hui les convictions occidentales. Il a au contraire favorisé le développement de certaines Églises, dont l'Église orthodoxe, dans le but non avoué mais transparent d'affaiblir le catholicisme. En effet, la hiérarchie disciplinée de cette religion à l'égard de Rome échappe bien davantage à l'autorité du sultan qu'une orthodoxie soumise et proche, siégeant à Constantinople dans le voisinage du calife. Il a aussi admis que des puissances chrétiennes, au moyen de traités appelés « capitulations »— parce qu'ils étaient divisés en « chapitres », *capitula* en latin —, se fassent les protecteurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Irak et la politique de domination de l'Iran dans la région. Car l'arc chiite n'est plus un mythe, l'Iran rêvant d'un croissant fertile d'un nouveau genre qui partirait de son pays vers la Syrie, en passant par l'Irak, et rejoindrait le Liban, incluant Koweït, Bahreïn et le Yémen. Ambition qui inquiète considérablement les pays sunnites... Cette rivalité entre chiites et sunnites au Liban est donc comme un modèle réduit du conflit entre ces deux communautés à l'échelle internationale. La condamnation du Hezbollah par les pays arabes, au début de la guerre de 2006, visait bien davantage l'Iran chiite et la dynamique de cette confession que la mouvance libanaise pour elle-même<sup>5</sup>.

Au Liban, le Hezbollah reste un parti à part en dépit de sa présence au Parlement et au sein du gouvernement : lors de l'assassinat du Premier ministre, Rafic Hariri, le 14 février 2005, tous les partis ont manifesté leur colère dans la rue, sauf le Hezbollah. De plus, alors que les autres partis musulmans et chrétiens se tournent vers l'Occident pour trouver une solution à l'instabilité locale, le Parti de Dieu, lui, ne se focalise que sur des enjeux régionaux, comme la récupération de territoires qu'il considère comme musulmans. Son action politico-militaire est indissociable de sa vision religieuse du monde, et se battre pour étendre et défendre sa zone d'influence répond à une volonté d'islamisation du Proche-Orient. Autrement dit, d'étendre le chiisme comme force religieuse et politique.

## **Les druzes**

Et les druzes ? Ils mériteraient un livre complet, tant leur antériorité historique et leur provenance sont originales. Ils ont aussi joué un rôle décisif dans la VI<sup>e</sup> politique libanaise. Fruits d'un schisme qui a proliféré pendant les premiers temps de

l'islam, bien qu'ils ne comptent qu'environ 6 % de la population libanaise, leur influence reste considérable.

Ils se considèrent musulmans, ce qui leur est contesté par les sunnites comme par les chiites. Présente aussi en Syrie et Israël, restée proche du chiisme ismaélien, cette communauté professe la dualité des sens du Coran, l'un ésotérique, l'autre exotérique. Le premier est réservé aux initiés et par un serment solennel, les druzes s'engagent à ne jamais révéler leur doctrine, comme d'ailleurs à ne pas laisser lire leurs livres sacrés. Une longue initiation est nécessaire pour atteindre les divers degrés d'intronisation, auxquels n'ont accès que des fidèles dûment sélectionnés. Les druzes rejettent la charia, la loi coranique mais, comme les chiites, ils croient à un imam caché, ce guide spirituel dont ils attendent le retour. Ils ont partagé le même sort que les chrétiens lorsqu'ils se sont réfugiés dans la montagne pour fuir les persécutions des Omeyyades. Ils ont vécu sur cet étroit territoire en toute harmonie jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'un brusque accès de fièvre les a jetés les uns contre les autres provoquant d'épouvantables massacres de fidèles maronites. Dirigés par Kamal Joumblatt, puis après son assassinat, par son fils Walid, ils jouent un rôle majeur pendant la guerre civile de 1975.

\*

Il est quasi impossible, au Liban, de se déclarer non croyant. Non pratiquant, à la rigueur... ! La religion est un thème délicat, qui ne peut se discuter avec n'importe qui, n'importe comment. La question religieuse a encore de beaux jours devant elle tant que les mouvements politiques seront calqués sur des communautés identifiées principalement par la religion, selon l'analyse de Gérard Piketty. Faut-il diaboliser le chiisme ?

Beaucoup le pensent tant en Occident que dans le monde arabe sunnite où, sur cette question, les dirigeants conservateurs comme Moubarak en Égypte, Abdullah de Jordanie, Abdallah d'Arabie, se retrouvent aux côtés d'al-Qaïda dans leur hostilité et leur condamnation de la montée en puissance des chiïtes... Mais tout autant que le chiïsme, c'est l'importance de l'Iran et son influence sur les musulmans du monde entier qui est redoutée. Il est nécessaire d'affirmer que les chiïtes libanais ne partagent pas du tout l'extrémisme verbal et politique des dirigeants iraniens, et que l'ambiance quotidienne dans les quartiers chiïtes de Beyrouth est assez affranchie...

Les guerres d'hier et les inquiétudes d'aujourd'hui montrent combien il est nécessaire de soutenir partout la tolérance. Nous finirons donc ce chapitre sur un signe encourageant et une anecdote.

Le signe a été donné par le Premier ministre libanais (sunnite, donc), qui a annoncé en février 2010 la création d'une fête islamochrétienne, dans le but de rapprocher les communautés. Le jour de l'Annonciation, le 25 mars, sera férié, et tous vénéreront la Vierge Marie, reconnue sainte par l'islam et la chrétienté. La principale des célébrations se déroulera au sanctuaire marial de Harissa, au nord de Beyrouth. Heureuse initiative !

Quant à l'anecdote, la voici. Le village de Beit el dine (« la maison de la religion ») est perché sur un promontoire qui domine une vallée proche de Deir el Kamar. C'est la raison pour laquelle l'émir Béchir II, gouverneur du Liban, s'y installa en 1804. L'aspect rude et austère affiché à l'extérieur s'efface dès qu'on y pénètre : pureté et sobriété de l'architecture, couleur de la pierre, riches éléments décoratifs. La fraîcheur et la grande luminosité qui règnent dans le palais explique facilement le pouvoir de séduction qu'il exerça sur les poètes roman-tiques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entraide presque irrationnelle ?

Le Liban est un îlot sûrement fragile et soumis aux dangers de la montée des eaux de la concupiscence externe et intérieure. Il vit dangereusement, mais il respire à pleins poumons, dégageant une formidable énergie.

Le Liban, une énigme et un pays en plein jour !

---

1. Le nombre d'habitants fait donc l'objet d'estimations assez différentes selon les sources. Le chiffre le plus bas est celui de la division de la population des Nations unies, qui indique 3,577 millions d'habitants en 2005, la projection du Census bureau étant légèrement supérieure : 3,826 millions d'habitants. Mais ces chiffres sont nettement inférieurs à ceux qu'indique pour l'année précédente le « Population référence bureau »(PRB) : 4,5 millions d'habitants. Quant à l'administration centrale libanaise de la Statistique, elle ne fait figurer aucun chiffre sur son site...

2. Le 22 octobre 1989, réunis à Taëf (Arabie saoudite, près de La Mecque), à l'initiative de la Ligue des États arabes, 31 députés musulmans et 31 députés chrétiens signent un « document d'entente nationale », connu sous le nom d'accords de Taëf. Il est promulgué le 21 septembre 1990 par une révision de la Constitution libanaise.

## Beyrouth : ville d'Orient ou cité d'Occident ?

Paris du Moyen-Orient, ville lumière du Levant, capitale intellectuelle du monde arabe, coffre-fort des émirs ! Tous ces qualificatifs sont accolés à cette ville attachante et – comme on dit maintenant – incontournable. Même si depuis l'horrible guerre civile qui l'a défigurée entre 1975 et 1990, elle a beaucoup perdu de son lustre et de son influence. Mais telle le phénix, meurtrie après chaque crise, elle renaît de ses cendres, plus belle (ou clinquante ?) qu'auparavant.

Capitale du Liban, l'ancienne Beyritus ou Béryte des Phéniciens, d'abord nommé Bêrut, « le puits », se dresse face à la Méditerranée à l'embouchure d'une petite rivière de même nom. Logiquement située presque au centre du pays, à près de 50 km au nord de Saïda et à 85 km au sud de Tripoli, elle s'étend initialement sur une langue de terre qui s'appuie sur le mont Liban, courte pointe s'avancant dans l'Est méditerranéen. Elle est de loin la plus grande ville du Liban, cinq fois plus peuplée que Tripoli, la deuxième en importance, et a toujours bénéficié du statut de la seule véritable ville cosmopolite du pays. Depuis l'indépendance, elle a été le centre politique, financier, intel-lectuel et commercial de la grande région. À 20 km au nord-est, étroitement associée à Beyrouth, Jounieh est devenue sa banlieue.

### **À travers l'Histoire**

Beyrouth, en particulier le secteur de Ras Beyrouth, a

probablement été occupé par l'homme dès le Paléolithique, certainement en raison des sources qui s'y trouvent. Cette présence s'est poursuivie de manière ininterrompue jusqu'à aujourd'hui. La ville de Beyrouth semble déjà mentionnée au troisième millénaire dans les textes d'Ebla, et les lettres d'El-Amarna, adressées par les rois des cités phéniciennes au pharaon égyptien, apportent maintes informations sur l'histoire de cette cité au XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : sous la domination lointaine du pharaon Amenhotep IV, le roi local ne parvient pas à empêcher les rebellions fomentées par les Hittites qui la convoitaient. C'est, on l'a dit, grâce aux textes exhumés à Ougarit que l'histoire de Beyrouth se révèle le mieux. Les deux cités phéniciennes entretenaient des relations riches et variées, commerciales et politiques. Il faut mentionner aussi – dans le même style ampoulé qui nous amuse, ou nous fatigue... – les récits d'origine assyrienne qui relatent la conquête et la domination des rois d'Assur sur tous ces ports levantins.

Mais ce sont les fouilles qui ont réellement montré comment se présentait la ville à l'âge de bronze, installée sur un tell, cette hauteur lui permettant l'érection de murailles qui la défendaient contre les incursions venues de la mer. Comme toutes les villes, les constructions ont progressivement outrepassé le périmètre initial. Grâce (si l'on peut dire !) à la dernière guerre civile, on a mis au jour, dans le centre-ville actuel, des trésors phéniciens, hellénistiques, romains, arabes et ottomans.

Dès les temps antiques, cette ville dut être habitée par des commerçants opulents, mais rien de marquant dans son histoire n'émerge jusqu'à ce qu'elle soit détruite par Tryphon Diodote, un usurpateur du trône de Syrie, en 440 av. J.-C. À l'époque romaine, elle fut prise par Agrippa qui y établit deux de ses légions et construisit plusieurs monuments. L'agglomération fut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éloignés. En tout état de cause, la reconstruction du centre-ville à la fin du conflit est apparue comme une nécessité plus psychologique et morale que matérielle, pour que le pays meurtri puisse retrouver son unité, sa fierté, et revivre de ses cendres. De plus, vouloir une ville moderne impliquait, ici comme ailleurs, de revoir son système de communications : les autoroutes urbaines qui sillonnent le paysage facilitent la circulation mais enlaidissent un peu les lieux qu'elles sectionnent. Les responsables politiques et les économistes qui ont adopté le projet Solidere ont été motivés par la volonté d'assurer l'unité et l'homogénéité de la nation, mais surtout son honneur, après la honte liée à la guerre. Il s'est agi de faire de ce quartier une vitrine du Liban d'après-guerre. L'avenir dira si le concept a tenu la distance, et si la ligne de démarcation qui, pendant des sombres années, a souligné l'existence de deux entités distinctes disparaîtra aussi dans les cœurs, signant à jamais la mort du Liban convivial d'antan, mais en même temps la naissance de celui de demain... Même au-delà de ce quartier symbolique, ce n'est que forêts de grues, cortège de camions, frénésie de construction. Si la bulle immobilière est une réalité partout dans le monde, c'est à Beyrouth qu'elle a une vitrine édifiante. Les immeubles nouveaux s'érigent toujours plus hauts, privant les plus anciens de lumière. L'optimisme et la fièvre spéculative sont partout visibles, mais tout le monde admet facilement la possibilité du danger : c'est pourquoi l'armée veille ostensiblement, poste des chars à presque tous les carrefours, patrouille, contrôle la circulation, cuirasse les points sensibles d'énormes blocs de béton. Il est vrai que partout les vestiges de la guerre affichent leurs façades criblées de balles et d'obus, comme pour rappeler aux passants les risques futurs.

Souvent à Beyrouth, on se sent en Occident, grâce au luxe des boutiques ou l'omniprésence des publicités en anglais. Il

faut cependant savoir lire le texte caché de l'histoire locale... Ainsi, on ne trouve pas de Coca-Cola au Liban alors qu'on peut boire du Pepsi-Cola autant qu'on le souhaite. Ce n'est pas la chasse aux kilos superflus qui est en cause (hélas, car la lutte contre l'obésité devrait se montrer plus ardente). Ce n'est pas non plus parce que le gouvernement libanais est en faveur de l'Aspartam que contient le Pepsi en quantité supérieure à son adversaire de toujours. Non ! La présence quasi-hégémonique de PepsiCo au Liban est due au nationalisme arabe et à ses proximités de jadis avec le « grand frère russe ». Celui-ci, en effet, n'aimait pas trop qu'on importât des biens américains, symboles de colonisation culturelle. Encore pire, Coca-Cola s'est ensuite installé en Israël... Adieu, donc, à ces marques complices de l'ennemi...

Alors, qu'est Beyrouth, en fin de compte ? Nous dirions que c'est une synthèse réussie entre une capitale européenne et une ville arabe...

---

1. La magnifique demeure officielle de l'ambassadeur de France s'appelle d'ailleurs la Résidence des pins.

## Le Liban rural

À beaucoup parler de Beyrouth, on pourrait penser que la capitale est la quintessence du pays et qu'en dehors d'elle il y a un vide sidéral. Il n'en est rien, bien au contraire. Pour certains dont je suis, le « pays du cèdre », au moins autant que la ville trépidante qui est leur capitale phare, ce sont les villages, les champs d'oliviers et les troupeaux de chèvres. Ce sont les gens rustiques et simples vivant au rythme des saisons en épousant naturellement le cycle des jours et des nuits. Ce sont les anciens du village, moustachus et souvent arborant sans ostentation ni recherche les vestes brodées de leurs pères et le sarouel de leurs ancêtres, quelques fois le tarbouche artistiquement posé sur le crâne, à moins que ce ne soit le keffieh lové sur la tête, qui se réunissent pour régler les problèmes de leur communauté. Ils ont conservé sans mal l'autorité patriarcale de naguère, et devant le seuil de leurs maisons ou en groupe autour de la table d'un café, ils tirent des bouffées parfumées de leurs narghilés dont le tuyau passe sans façon de bouche en bouche. Les mots sont aussi rares qu'inutiles, car ils ressembleraient à ceux déjà échangés la veille... À l'exception des plus jeunes, les femmes, chrétiennes et musulmanes confondues, ne quittent pas leur fichu ni leurs robes multicolores. Elles vaquent aux mêmes occupations que leurs aïeules, rouant la laine des brebis. Même si parfois ils conservent aux oreilles les écouteurs de leur mp3, les adolescents ne rechignent pas à donner un coup de main pour traire les chèvres ou tondre les moutons. Le soir annonce le retour des petits bergers qui ramènent au bercail les chèvres et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

insolent étalage de réussite et d'opulence dépassait probablement ce que le Liban avait vécu auparavant. La démesure devenait l'étalon, tout comme elle devait l'être au début de chacun des cycles de décadence qui ont rythmé l'histoire de l'humanité et provoqué les disparitions des civilisations.

L'économie tournait « à fond », les banques regorgeaient de devises, la monnaie, la livre libanaise s'évaluait davantage chaque semaine contre le dollar. Les touristes arabes dépensaient avec arrogance leurs recettes pétrolières qui ne trouvaient pas d'exutoire dans leurs pays austères. Hôtels, compagnies aériennes faisaient le plein. Sans que personne ne s'en rende compte, sans qu'aucun prophète ne crie au loup, cette fuite en avant avait quelque chose de malsain, d'abusif, mais aussi de touchant et d'exemplaire : vivre dans l'œil du cyclone, alors qu'y règne un calme précaire mais qu'on n'ignore rien des turbulences d'à côté, n'est-ce pas un magnifique signe de vitalité et de bravoure ?

Les signes prémonitoires du désastre restaient difficiles à interpréter, mais ils étaient bien concrets pourtant, à l'intérieur tout comme à l'extérieur. Hors des frontières d'abord, tout va mal : Israël et l'ensemble des pays arabes sont à couteaux tirés. Échanges de menaces, raids, guerres ouvertes, intervention des grandes puissances, dans des sens opposés, bien sûr. De surcroît le pays lui-même n'est pas exactement un havre de paix : les camps de réfugiés palestiniens bourdonnent de frustration et leurs milices montrent déjà des velléités de faire la police dans le pays hôte. En 1968, Israël bombarde l'aéro-port de Beyrouth, détruisant les flottes des compagnies libanaises. En 1969, les accords du Caire avaient autorisé les camps palestiniens à s'armer pour contrer les incursions du voisin méridional hébreu. En 1973, des commandos terrestres israéliens interviennent au

centre-ville de la capitale alors que, chez les chrétiens, des mouvements d'auto-défense se constituent et se dotent de matériel moderne. Tout le monde s'arme d'ailleurs, les partis politiques comme les clans sous l'égide des chefs traditionnels, des émirs, des pro-Syriens, des partisans des Irakiens. L'attrait pour les armes est une constante dans la région, mais la saturation évidente en équipement lourd et offensif n'aurait pas dû laisser le moindre doute sur ce qui devait à coup sûr advenir.

Tout le Liban danse donc allégrement et joyeusement sur un volcan qui faisait déjà vibrer le sol. Ces frémissements, on les moque, on les occulte, ricanant des rares Cassandres qu'on accuse de craintes excessives, de prudence pessimiste. *Carpe diem, carpe diem...*

Ce qui a surpris, c'est la rapidité avec laquelle l'éruption s'est produite. Du jour au lendemain, comme cela arrive lors d'une déflagration due à une accumulation de gaz, tout a explosé et Beyrouth est devenu un champ de bataille: l'intervention armée des uns a immédiatement provoqué l'engagement des autres, suivi par les bombardements d'un troisième alors que le quatrième veut déjà profiter du chaos qui s'annonce. La guerre civile est le plus horrible des conflits...

## **L'identité libanaise**

C'était en 1975. Aujourd'hui, plus de trente ans après, tout est différent mais en même temps semblable : la formidable vitalité des Libanais a surmonté la fuite des élites, les destructions stupéfiantes de richesses dues aux conflits civils et aux agressions extérieures, les incertitudes graves qui demeurent sur l'avenir. L'ardeur qui avait conduit le pays aux frontières de la ruine et de la désolation est désormais bien orientée.

Cette extraordinaire soif de vivre, cet optimisme, cet appétit pour la fête, le travail, la réussite, ce vif instinct de survie dans toutes les circonstances ne sont-ils pas la preuve que ce peuple est exceptionnel, dur à cuire, inoxydable ? Et que, faisant litière des erreurs du passé, il sait survivre.

Dans ce contexte, dans cette atmosphère à la fois survoltée et découragée, qu'est-ce être libanais aujourd'hui ?

La France, État-nation par excellence depuis des siècles, vient de s'offrir le luxe d'un débat sur l'identité nationale. Au Liban, la question est beaucoup moins celle du patriotisme, de la langue vernaculaire ou du vêtement (l'abaya, le niqab, la burqa...). Ce serait plutôt de comprendre en quoi consiste la « libanité ». Car, en fonction de ce qui précède, on peut légitimement se demander, si, dans ce pays, les ferments de la division sont profondément présents dans le peuple, si ses diverses composantes peuvent vivre autrement que fractionnées, méfiantes et hostiles les unes aux autres. Comment peut-on se sentir libanais quand un chrétien peut parfois craindre de franchir une zone dite chiite ou hésiter à se rendre dans la montagne druze ? Clé de voûte du système libanais, le pluralisme religieux est une structure politique que de nombreux observateurs estiment obsolète, malgré les services qu'elle a rendus naguère. Il est clair que si le patriotisme, l'amour et la fierté pour le pays sont communs à tous les Libanais, chaque communauté semble avoir sa propre notion de la libanité. On se reconnaît donc par la religion, la famille, le quartier, le clan ou le fief plus que par la citoyenneté. On se positionne fermement contre Israël, on cultive des sentiments mitigés vis-à-vis de l'Amérique et de la Syrie dont on craint les ignorances naïves pour l'un et les ingérences pour les deux, et on voudrait voir les Palestiniens quitter au plus vite le pays. En fait, on se définit davantage par ce que l'on n'est pas. Au Liban, l'État a précédé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pendant ce temps, la vitalité, l'exubérance, l'excessive soif de vivre et de dépenser des élites libanaises frappent l'esprit de celui qui, comme moi, séjournait à Beyrouth. Très attirante et séduisante, cette extraordinaire exaltation ressemblait un peu aux mouvements désordonnés d'une poule à laquelle on vient de couper le cou. Pour un observateur averti (que je n'étais pas d'ailleurs...), cet enivrement sécrétait un malaise diffus et une inquiétude fondée sur la dichotomie flagrante qui existait entre les pauvres (notamment les réfugiés pales-tiniens) et la classe nantie ; la perspective d'un drame imminent et l'envie de vivre malgré tout.

Mais les conséquences de cette épouvantable conflagration sont incalculables. De 1990 à 2005, le Liban est soumis à la dure et profiteuse tutelle de la Syrie, qui exploite honteusement ses ressources naturelles et noyauté ses structures politiques et industrielles, provoquant de profonds bouleversements... En 1992 ont lieu les premières élections législatives depuis 1972, dans une atmosphère de manipulation, de frustration et d'abstention. Rafiq Hariri devient Premier ministre et commence à étudier un plan de reconstruction du pays dont la pierre angulaire est, comme on l'a vu, la reconstruction totale du centre-ville de Beyrouth : sa conviction est que, symbole mobilisateur des citoyens, la capitale restaurée entraînera la renaissance de l'État et de sa souveraineté.

Dans un pays encore profondément divisé, outre la régénération de l'État, le problème central demeure l'éloignement définitif du spectre redouté d'une nouvelle guerre civile. La question palestinienne est toujours en suspens, comme le bras de fer entre les chiites et le gouvernement qui bloque plusieurs mois durant, en 2008, presque toutes les activités politiques et économiques dans la capitale. Des émeutes font dix morts le 27 janvier 2009, et chaque frémissement de la rue fait

craindre que les braises encore brûlantes de la guerre ne se rallument. On préfère ne pas se le dire, mais la situation peut encore dérapier à tout moment. Et la ligne rouge a été frôlée plusieurs fois à Tripoli dans le nord, quand s'est importé le conflit syrien et que sunnites et chiites se sont durement affrontés.

Le séisme qui fait trembler la Syrie depuis 2011 a déjà développé des métastases chez son voisin occidental...

---

1. Je ne peux que recommander de voir ou revoir ce terrible film canadien, *Incendies*, qui exprime le drame libanais de cette guerre à la manière remarquable d'une tragédie antique.

2. Pour l'anecdote : c'est dans ces circonstances fort douloureuses que l'auteur a harmonieusement collaboré pour la première fois avec le diplomate devenu directeur de cette collection, Vladimir Fédorovski.

## Beyrouth, nid d'espions !

Après tant d'horreurs, que nous avons préféré raconter dans un style des plus factuels pour mettre à distance la douleur que leur évocation procure, permettons-nous un chapitre tout autant politique, mais certainement plus plaisant, sous un angle promettant nombre d'anecdotes. Que Beyrouth et par extension le Liban soient des nids d'espions<sup>1</sup>, ce n'est pas un phénomène nouveau qui devrait nous surprendre. Ces carrefours incontournables, ces centres interlopes attirent la profession comme le miel les abeilles... Berlin, Vienne, Casablanca furent, en leur temps ces viviers.

### **Une tradition millénaire**

Déjà la Bible évoque plusieurs fois ce pays comme celui où on envoie des espions et des éclaireurs pour préparer une invasion ou décider de l'opportunité d'une bataille. Ainsi le livre de l'Exode (16,1), celui des Juges (13,28), de même que celui d'Isaïe (10,9) mentionnent le départ d'indicateurs vers une ville située dans le Liban, « plus au nord que Dan ». Avant de capturer Jéricho, Josué manda douze espions qui se répartirent les différentes provinces à explorer et visitèrent, semble-t-il, le pays tout entier. Quels types d'informations fournirent-ils au chef de l'armée des Hébreux, quelle valeur ajoutée ces informations ont-elles procurées pour obtenir la victoire? Le livre sacré demeure muet sur ce sujet, mais on peut assez

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

espérant intercepter une émission radio intéressante. Avec la chute de l'Empire soviétique et les problèmes financiers qu'a connus la Russie, ces chalutiers-espions ont quitté le rivage oriental de la Méditerranée, mais ils ont été remplacés par les flottes occidentales qui espionnent pour le compte de la FINUL, la Force intérimaire des Nations unies au Liban. Cette force navale est officiellement dévolue au respect de l'embargo décidé par les Nations unies. *Le Canard enchaîné* du 30 août 2006 affirme qu'un bâtiment espion français est sur zone pour capter les communications : « Doté d'équipements très sophistiqués et abritant à son bord, des spécialistes de l'espionnage électronique et des communications militaires, politiques et autres, le *Dupuy-de-Lôme* travaille pour le compte des services français, la DGSE et la DRM (Direction du renseignement militaire). Il succède au *Bougainville*, précédemment affecté à cette tâche. » L'hebdomadaire ajoute que la présence de ce navire « agace » Israël, assurant que le décryptage des communications va permettre à la France de savoir tout ce que disent les Israéliens, les Libanais, les chefs du Hezbollah, les Syriens et peut-être d'autres encore...

Avant qu'il ne laisse la place à Medvedev, le président Poutine avait décidé de repositionner la Russie dans le concert des grandes nations militaires, ce qui a immanquablement provoqué le retour des vols de bombardiers stratégiques au-dessus de la Méditerranée orientale ainsi qu'une escadre russe dans la zone. Il est quasi inévitable que les faux chalutiers aient eux aussi repris du service dans l'espace maritime national. Évoquons enfin les satellites espions, soit ceux qui, initialement programmés, tournent inlassablement au-dessus du ciel libanais, soit ceux qui peuvent y être conduits en cas de crise ou pour préparer une opération. Ils sortent du cadre de ce chapitre car, stricto sensu, évoluant dans l'espace international, ils ne sont

pas au Liban...

Toujours en guerre contre Israël, le Liban considère l'espionnage au profit de l'État hébreu comme un acte de haute trahison, punissable de la peine de mort. Et en 2006, exaspéré par l'impudence des services israéliens, le Premier ministre Fouad Siniora s'est plaint auprès des Nations unies. Bien que sachant que cette requête ne recevrait aucun écho, il accusait Israël de violer la souveraineté de son pays et la trêve négociée sous l'égide de l'ONU qui a mis un terme aux combats de 2006. Il convient de noter qu'il s'était bien gardé d'inclure dans cette protestation les preuves flagrantes de transgressions de l'indépendance de son pays et les multiples infractions commises par les autres États, voisins directs ou non... La liste serait manifestement trop longue, et la charge périlleuse car porteuse de représailles...

- 
1. Ce chapitre s'appuie partiellement sur l'article du même nom d'Adrien Jaulmes (*Le Figaro* du 14 septembre 2009).
  2. On reste loin des performances de la NSA américaine qui défrayent les chroniques depuis le printemps 2013...

## Palestiniens au Liban ou Palestiniens du Liban ?

La question cruciale des étrangers vivant au Liban, terre d'accueil et d'exil s'il en est, a été brièvement abordée dans les chapitres précédents. Le nombre de non Libanais résidant dans le pays du Cèdre est difficile à cerner avec précision ; n'évoquons ni les immigrations précédant la Seconde Guerre mondiale, ni celles des Kurdes, des Syriens, en diminution cependant depuis le retrait des troupes de Damas, des Irakiens (depuis les dernières guerres) etc. Ils semblent avoir trouvé au Liban le seul refuge hospitalier. Selon une enquête de l'ONU, il y aurait, en dehors des ressortissants du Moyen-Orient, près de 200 000 travailleurs étrangers au Liban (surtout africains et asiatiques), sur une population estimée à 4 millions de personnes.

On pourrait alors se demander la raison d'un chapitre spécifiquement dédié aux Palestiniens dans cet ouvrage. C'est bien sûr, en raison de l'importance numérique, mais surtout politique et humaine que représente cette population dans ce petit pays. Et si un lecteur attentif a déjà pu constater combien Palestiniens et Libanais ont eu, dans l'histoire, leurs sorts intimement liés, il faut dire maintenant qu'ils sont, à leurs corps défendant, encore bien davantage imbriqués aujourd'hui. Jadis, on s'en souvient, ce sont les Phéniciens qui, recevant l'onde de choc des Peuples de la mer, ont dû les intégrer vaille que vaille. Et, pour ce que l'on perçoit des siècles plus tard, le produit de cette alliance forcée s'était révélé plutôt bénéfique pour les deux entités concernées.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la protection des cultes. Quelle continuité...

Au nom de l'Europe, Napoléon III intervient pour mettre fin aux affrontements entre druzes et maronites en 1860, et l'année suivante, un statut d'autonomie garanti par les puissances européennes consacre l'influence culturelle croissante de la France.

Pendant que nos rois organisent cette protection, les religieux français créent un système sans précédent de missions pour améliorer la formation d'un clergé libanais. Cette initiative va développer en profondeur l'influence française. Tout naturellement suit la fondation de petites écoles, puis d'établissements secondaires et enfin de l'Université Saint-Joseph, aujourd'hui une des plus prestigieuses du Proche-Orient. Les franciscains, les jésuites, les lazaristes et les capucins ne limitaient pas leur action au pays maronite, s'introduisant en pays druze grâce au grand émir Fakreddine II (1572-1635).

Vient alors le temps de ceux que l'on a appelé les « Orientalistes », assez nombreux et assez prestigieux pour qu'une véritable mode du voyage en Orient se répande en France... Homme des Lumières, Volney (1757-1820) ouvre la voie. Son livre *Voyage en Syrie et en Égypte* est à l'origine de tous les voyages ultérieurs, ceux de Chateaubriand, de Lamartine, de Gérard de Nerval, de Flaubert, de Renan, de Barrès. Il servira de guide pour l'expédition d'Égypte de Bonaparte qui l'emportera à Sainte-Hélène...

La campagne d'Égypte du Premier Consul a exercé une influence mitigée sur les relations entre Français et Libanais car Bonaparte ne veut connaître que les druzes auxquels il promet l'indépendance et de leur « restituer » Beyrouth. Quant aux maronites, les plus francophiles s'enthousiasment à l'annonce de victoires françaises, et les plus mercantiles se préoccupent de

conclure de juteux contrats d'approvisionnements avec l'intendance française...

Si les intenses échanges économiques entre la France et le Liban aux XVII et XVIII<sup>e</sup> siècles prennent une forme essentiellement commerciale, l'expansion française au siècle suivant se fonde sur son action industrielle et financière et sur les travaux publics. La balance commerciale jusqu'alors favorable au Liban, bascule en faveur de la France, la production de la soie en étant l'exemple le plus probant. Les soyeux lyonnais construisent sur place les filatures les plus modernes et investissent dans les plantations de muriers. Durant ces siècles, les Français restent les premiers intermédiaires étrangers du commerce extérieur, et soutiennent l'essor industriel libanais en s'appuyant sur les grandes familles locales.

Il nous faut maintenant parvenir à la période actuelle, sans oublier que celle-ci n'est que le fruit de ce riche passé. 1918 : la France exsangue a vaincu dans ce premier conflit mondial, et exige le partage des dépouilles de l'empire ottoman qui a eu l'imprudence de s'acoquiner avec les puissances centrales. Elle hérite donc d'un mandat accordé par la nouvellement créée SDN le 25 avril 1920, avec la mission implicite de mener les anciens territoires ottomans de la Grande Syrie vers l'indépendance. Ce concept de mandat est nouveau, et tout comme Londres, Paris doit en inventer le contenu et les limites. Et c'est la France représentée par le général Gouraud qui sépare la Syrie du Liban. On peut donc affirmer sans forfanterie que Paris est la mère du Liban...

Un Conseil consultatif où sont représentées les 17 communautés religieuses identifiées dans le pays assume la direction de cette nouvelle nation. Cette forme originale de communautarisme se reflète dans la constitution accordée par

Paris le 26 mai 1926 qui, rédigée par le politologue Henry de Jouvenel, reprend les lois constitutionnelles françaises de 1875 : les communautés religieuses se partagent le pouvoir en fonction de leur importance démographique.

En pleine Seconde Guerre mondiale, la France se divise entre vichystes et gaullistes et, le 25 décembre 1941, sous la pression de Londres, le général Catroux, commandant des troupes françaises du Levant, proclame l'indépendance du Liban (et de la Syrie). Mais le représentant de De Gaulle, le haut-commissaire Jean Hellen, réagit brutalement ce qui provoque des manifestations importantes, et la libération subséquente le 22 novembre 1943 des personnes arrêtées. Pied de nez aux Français, ce jour est depuis lors la fête nationale du Liban... De même le drapeau national choisi n'est pas l'emblème français arborant un cèdre en son milieu...

L'après-guerre voit l'Indépendance du Liban proclamée et effective, la France retirant son administration, mais conservant ses liens culturels et économiques. La Guerre froide sévit, et se partageant une influence avec l'Arabie saoudite parrain des musulmans sunnites, la France réussit jusqu'en 1975 à assurer la promotion d'un « produit fragile de synthèse », sauvegardant la coexistence islamo chrétienne et maintenant le Liban dans le giron occidental. En 1956, le Liban résiste vaillamment aux pressions nationalistes nassériennes, au lendemain de Suez, en maintenant, contrairement à de nombreux pays membres de la Ligue arabe, ses relations diplomatiques avec la France, pourtant partenaire d'Israël dans cette équipée militaire. Mais le Liban reste d'autant le point de fixation des conflits régionaux que Damas ne digère toujours pas la « sécession de sa province libanaise », et rappelle violemment à Paris son rôle dans ce dossier: l'ambassadeur de France à Beyrouth, Louis Delamarre est assassiné en 1981, 58 soldats français de la Force

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Le Roman de l'Élysée*, François d'Orcival.  
*Le Roman de Tolède*, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.  
*Le Roman de l'Italie insolite*, Jacques de Saint-Victor.  
*Le Roman du Festival de Cannes*, Jacqueline Monsigny et  
Edward Meeks. *Le Roman des amours d'Elvis*, Patrick Mahé.  
*Le Roman de la Bourgogne*, François Céséra.  
*Le Roman de Rio*, Axel Gyldén.  
*Le Roman de la Pologne*, Beata de Robien.  
*Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques*, Jean-Paul  
Caracalla.  
*Les Romains de Venise*, Gonzague Saint Bris.  
*Le Mystère des Tuileries*, Bernard Spindler.  
*Le Roman de la Victoire*, Bertrand de Saint-Vincent.  
*Le Roman de Québec*, Daniel Vernet.  
*Le Roman de Mai 68*, Jean-Luc Hees.  
*Le Roman d'Israël*, Michel Gurfinkiel.  
*Le Roman de Bruxelles*, José-Alain Fralon.  
*Le Roman de Pékin*, Bernard Brizay.  
*Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique*, Audrey Claire.  
*Le Roman de mes chemins buissonniers*, Jean-Pierre Fleury.  
*Le Roman du désert*, Philippe Frey.  
*Le Roman d'un pianiste*, Mikhaïl Rudy.  
*Le Roman de Bretagne*, Gilles Martin-Chauffier.  
*Le Roman de Madrid*, Philippe Nourry.  
*Le Roman de Cuba*, Louis-Philippe Dalembert.  
*Le Roman de Marrakech*, Anne-Marie Corre.  
*Le Roman du Mexique*, Babette Stern.  
*Le Roman du Vatican secret*, Baudouin Boallert et Bruno  
Bartoloni.  
*Le Roman de Nice*, Jean Siccardi.  
*Le Roman de Saint-Tropez*, Nicolas Charbonneau.  
*Les Amours de Hollywood*, Pierre Lunel.

*La Grande Épopée de la traversée de la Manche*, Albéric de Palmaert.

*Le Roman de la chanson française*, David Lelait-Helo.

*Le Roman du Jardin du Roy*, Philippe Dufay.

*Le Roman de l'âme slave*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman du loup*, Claude-Marie Vadrot.

*Le Roman de l'Inde insolite*, Catherine Golliau.

*Le Roman du cinéma français*, Dominique Borde.

*Le Roman de Belgrade*, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karic 2010. *Le Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman de la Rome insolite*, Jacques de Saint Victor.

*Le Roman de Saïgon*, Raymond Reding.

*Le Roman de Napoléon III*, Christian Estrosi et Raoul Mille.

*Le Roman de Biarritz*, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.

*Le Roman de l'Orient insolite*, Bernard Saint Bris.

*Le Roman des maisons closes*, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.

*Le Roman de Sissi*, Elisabeth Reynaud.

*Le Roman des Marins*, Laurent Mérer.

*Le Roman des Provinces*, Jean Siccardi.

*Le Roman de Hemingway*, Gérard de Cortanze.

*Le Roman des papes*, Bernard Lecomte.

*Le Roman des morts secrètes de l'Histoire*, Philippe Charlier.

*Les Romains du Mont Saint-Michel*, Patrice de Plunkett.

*Le Roman de la Louisiane*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

*Le Roman de l'espionnage*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman du Juif universel*, Elena Bonner, André Glucksmann.

*Le Roman de Raspoutine*, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

*Le Roman des aventuriers*, François Cérésa.  
*Le Roman du siècle rouge*, Alexandre Adler, Vladimir  
Fédorovski.  
*Le Nouveau Roman de l'Elysée*, François d'Orcival.  
*Le Roman de la Syrie*, Didier Destremau, Christian Sambin.  
*Le Roman de la gauche*, Hervé Bentégeat.  
*Les Romains de la Corse*, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.  
*Le Roman de Londres*, Nelson Monfort.  
*Le Roman du Rock*, Nicolas Ungemuth.  
*Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique*, Bernard  
Brigouleix, Michèle Gayral.  
*Le Roman du parfum*, Pascal Marmet.  
*Le Roman des tsars*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman de Charles Trenet*, Nelson Monfort.  
*Le Roman des héroïnes de Dieu*, Louis Daufresne.  
*Le Roman de Charlotte Corday*, Hélène Maurice Kerymer.  
*Le Roman du masque de fer*, Michel Ruffin.  
*Le Roman de la Perestroïka*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman de l'Allemagne*, Michel Meyer.  
*Jean Cocteau ou le roman d'un funambule*, Dominique Marny.  
*Le Roman de Jérusalem*, Tania Velmans.



Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
273/2013

Éditions du Rocher 28,  
rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : janvier 2014  
N° d'impression :